Modibo DIARRA
(Université des Lettres
et des Sciences humaines
de Bamako, Mali)

# Voyage et regards sur les cultures dans *Sous l'orage* et *La saison des pièges* de Seydou Badian

**Résumé :** Le déplacement d'un lieu à un autre offre l'opportunité de découvrir d'autres horizons, de rencontrer d'autres personnes et de cerner mieux les différences et les points communs que l'on peut avoir avec les autres. Dans les romans de Seydou Badian, le voyage permet aux protagonistes de faire une incursion dans leurs cultures d'origine et permet de découvrir certains aspects de la tradition. Dans *Sous l'orage*, Kany et Birama voyagent par train pour rendre visite chez leur oncle au village. En cours de chemin, des discussions avec les autres voyageurs et certaines scènes retiennent particulièrement l'attention sur la culture traditionnelle africaine et le point de vue de certains africains sur les Blancs et leur conception des choses. *La Saison des pièges* dévoile également des aspects de la culture africaine en rapport avec les croyances qui peuvent paraître aberrantes aux yeux de l'étranger. Le roman permet tout aussi de porter des jugements sur la culture occidentale à certains moments. Au fait, le personnage principal, ayant longtemps séjourné en Europe, semble être en contradiction avec les coutumes du village. Il est donc convoqué par le doyen de la famille pour s'expliquer. Dans les romans, le cadre de l'action est la brousse et notre analyse s'intéresse exclusivement à quelques chapitres des deux romans, car le voyage n'est pas le sujet principal traité dans les deux livres. Une étude transversale nous permettra de débattre à fond certaines notions de la culture africaine et certaines pensées sur la culture occidentale.

**Mots-clés :** voyage, culture, western, village et tradition.

**Abstract: (Travel and Cultures expressions in *Under the Storm* and *Season of Traps* by Seydou Badian)** Moving from one place to another offers the opportunity to discover new horizons, meet other people and understand differences and commonalities that we may have with others. In the novels of Seydou Badian, the travel permits protagonists to make an incursion into their cultures of origin and figure out certain aspects of the tradition. In *Under the Storm*, Kany and Birama travel by train to pay a visit to their uncle in the village. Along the way, discussions with other travelers and some scenes draw particularly attention to the African traditional culture and some Africans' viewpoints on the white people and their conception. The Season of Traps also discloses aspects of the African culture related to beliefs that may seem outlandish in the eyes of foreigners. It also allows making judgments about the Western culture at given times. The main character, having lived in Europe for a long time, seems to be in contrast with the customs of the village.The dean of the family summoned him for explanation. The setting of the action in the novels is the bush and our analysis focuses exclusively on some chapters of the two novels, because the travel is not the main theme treated. A cross-sectional study will allow us to discuss in depth some notions of African culture and thoughts on the western culture.

**Keywords**: travel, culture, western, village and tradition.

## 1. Introduction

*Sous l'orage*[1] et *La Saison des pièges*[2] de Seydou Badian sont classés dans la rubrique des romans de contestation et de désenchantement au sens de Jacques Chevrier[3].

[1] Seydou Badian, *Sous l'orage*, Paris, présence africaine, 1973 (1ère éd. 1957)
[2] Seydou Badian, *La Saison des pièges*, Paris, Présence africaine, 2008.
[3] Jacques Chevrier, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1974.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

Toutefois, par une lecture minutieuse, ils deviennent des lieux de la promotion et de la dénonciation de certaines pratiques culturelles et / ou traditionnelles. À travers le voyage des protagonistes, les deux romans dévoilent des aspects culturels d'un univers africain. En effet, le personnage voyageur, en quittant son espace urbain pour un milieu rural, s'enlise dans la profondeur de la tradition et du mystique et entraîne avec lui le lecteur. Cela nous réconforte dans l'idée que le voyage constitue une occasion de découverte et de ressourcement.

Les deux livres du corpus, sans être des récits de voyage *stricto sensu*, entretiennent néanmoins un rapport intéressant avec ce type de récit par le fait que, d'une part, les héros sont conviés à entreprendre des voyages et, d'autre part, que ce déplacement se révèle source d'enseignement et d'apprentissage. À ce propos, Nedjma Benachour relève ce qui suit :

> Plus qu'une simple description du lieu visité, le récit de voyage porte des empreintes assez particulières, souvent chargées de légendes et de mythes qu'expliquent, en majeure partie, les aspects distinctifs d'une ville ou d'un pays. […] Apprendre, s'instruire, mieux se connaître, prendre plus de distance vis-à-vis de sa propre société peuvent constituer les raisons d'un voyage. Mais elles ne sont pas les seules.[4]

Dans le corpus à étudier, les héros sont contraints au voyage. Dans *Sous l'orage*, le père Benfa envoie Kany et son frère, Birama, chez son frère aîné au village, pour les éloigner des réalités de la ville et leur faire changer de mentalité, car ils s'opposent à la volonté du père d'accorder la main de Kany à Famagan. Les choses se passent autrement dans *La Saison des pièges*. Le héros est convoqué à son village natal pour s'expliquer par rapport à une de ses lettres expédiées, et ayant provoqué la colère des vieux. Dans l'un et l'autre récit, le voyage occasionne des découvertes et contribue à la résolution de la crise.

Notre étude s'inscrit dans une perspective de découverte traditionnelle et culturelle à travers le voyage. Nous tenterons de montrer que, par le biais du déplacement des personnages, le récit nous transplante sur un autre univers : celui des valeurs culturelles et traditionnelles. Notre travail est divisé en deux parties. La première est consacrée au voyage et ressourcement tandis que la deuxième traite l'aspect de résolution du conflit avec le voyage.

## 2. Voyage, tradition et ressourcement

En suivant le parcours des personnages de Seydou Badian, nous avons l'impression que l'éloignement du village est la cause profonde de l'abandon et le rejet de certaines valeurs traditionnelles chez eux. Éloignés du village, considéré comme le giron de la culture et de la tradition, les héros sont en contact avec la culture occidentale, et de nouvelles mentalités s'installent en eux. Pour cette raison, Kany, l'héroïne de *Sous l'orage*, récuse la proposition de mariage de son père au profit de son amour avec Samou. Par ailleurs, le personnage principal de *La Saison des pièges*, en réponse

[4] Nedjma Benachour, « Voyage et écriture : penser la littérature autrement », *Synergies Algérie* n° 3 - 2008 pp. 201-209.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

à la demande du doyen de sa famille qui lui suggère de penser au mariage, formule clairement sa volonté de se choisir une femme quand et comme il veut.

Dans l'un et l'autre cas, les personnages doivent quitter leur espace de vie quotidienne et aller vers un autre univers où sera décidé leur sort : le village. Le thème du voyage apparaît ainsi dans le corpus retenu pour l'analyse, au centre de l'événement, et occupe une position dominante dans l'évolution de l'histoire. Ici, le voyage s'appréhende comme un point nodal dans le déroulement du récit, car ces déplacements assurent un rôle déterminant dans l'histoire. En effet, les conflits, dans les romans, sont provoqués par une rupture, une fracture avec la culture d'origine : celle des parents et des ancêtres. Le retour au village se conçoit donc comme un retour à la tradition et l'occasion pour les voyageurs de s'abreuver à la source de leur culture d'origine afin de renouer avec le passé ancestral.

Birama et Kany découvrent leur totem pendant leur séjour au village. La crainte éprouvée par la jeune fille en voyant le lézard et l'ardeur de son frère à vouloir l'écraser avec une hache prouvent suffisamment qu'ils ignorent le lien sacré qui les unit à cet animal : « Birama sauta de son tara, et tous s'élancèrent dans la cour. Kany vint au père Djigui tandis que Birama prenait une hache […] Tu es fou ! hurla le vieillard retenant son neveu. Le lézard fait partie de notre famille. Birama, bouche bée, fixait tour à tour Kany et son oncle. Ce dernier, catégorique, tourna le dos. » (S.L., 115) La fuite de l'animal par les jeunes écoliers révèle leur ignorance de la tradition totémique, autrement Kany comprendrait, tout comme son frère d'ailleurs, que celui-ci ne représentait aucun danger pour eux, car il existe un pacte de mutuelle protection entre le totem et son possesseur[5].

*La saison des pièges* présente un varan comme totem du narrateur. Pont entre l'univers des vivants et celui des mânes, ce varan prédit l'avenir (L.S.P., 197). Les gens peuvent le consulter en lui jetant, à distance, une poignée de nourriture. S'il accepte la nourriture, cela symbolise la réalisation des vœux de celui qui le consulte, le contraire est un signe d'échec.

Ce système et / ou croyance totémique peut paraître aberrant pour l'étranger, mais force est de reconnaître néanmoins qu'il participe à la protection de la faune et de la flore. L'institution du système totémique pousse les hommes de chaque communauté, clan ou famille à respecter un certain nombre d'animaux ou de plantes qu'ils protègent. Si le totem est une plante, chaque animal qui se pose sur cette plante est à l'abri, au moins tout le temps qu'il reste sur cette plante ou à son ombre. Si le totem est un animal aquatique ou qu'il fréquente une rivière ou un fleuve, on entretient sa berge, comme le témoigne Lilyan Kesteloot, en parlant du Mbossé, le génie protecteur de Kaolack : « Ajoutons à cela d'autres interdits comme la pollution de l'endroit du culte. On n'y jette ni les ordures ménagères ni les fèces. Son accès est défendu aux femmes menstruées ; et bien sûr, pour les prêtresses, il est interdit de manquer les cérémonies et rites périodiques sous peine de paralysie ou maladie grave[6]. »

Lylian Kesteloot, dans cette déclaration met le doigt sur une cause d'interdiction

[5] Sigmund Freud, *Totem et tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Ed. électronique réalisée par Jean Marie Tremblay.

[6] Lilyan Kesteloot et Anja Veirman, *Le Mboosé, mythe fondateur et génie protecteur de Kaolack*, Dakar, IFAN, *np,* p. 7.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

de certaines pratiques religieuses et sacrées, à la femme : la menstruation qui est considérée comme une souillure[7]. Esoh Elamé aborde le sujet dans le même sens que Lilyan Kesteloot quand il affirme à propos d'une croyance religieuse camerounaise que « […] le Nyambé contribue à la réconciliation entre les peuples Sawa et les esprits tout en conservant aussi une fonction politique et administrative de gestion de l'espace géographique des peuples Sawa[8]. »

Dans son article, il montre le rôle des croyances magiques sur le plan social, économique et politique. Ici, il s'agit d'un peuple du Cameroun qui organise des cérémonies ouvertes à tous sans distinction de sexe ni d'âge. Les rites s'accomplissent dans l'eau. Ainsi, le peuple prend-il soin du fleuve pour ne pas polluer l'eau et ne pas salir la berge. En principe, voici des mesures qui sont censées être prises par le gouvernement, mais grâce à cette croyance le peuple même respecte l'environnement sans qu'on l'y contraigne.

À ce sujet, le témoignage du personnage narrateur sur un arbre sacré et les oiseaux qui le fréquentent est fort illustratif : « Je sortis. À distance, je me mis à observer le jeu et la vie des oiseaux. Ils se savaient protégés, cohabitant avec les dieux, qui oserait profaner ce lieu ? » (L.S.P., 121). Ces propos mettent en évidence la protection et le respect dont jouissent les arbres et les êtres sacrés.

Le ressourcement se lit également dans une perspective d'adhésion aux principes de vie culturels de sa communauté mais, au préalable, à leur connaissance. C'est donc grâce au séjour passé au village que Birama apprend le sens et le comportement de « l'homme » selon la conception traditionnelle : « Alors, retiens-le, ne crie jamais. Ne crie jamais et ne fuis jamais, quel que soit ce que tu auras en face. Un homme ne court pas […] L'homme ne doit avoir peur que de la honte, il ne faut jamais accepter la honte. » (SL, 117). Le voyage est aussi l'occasion, pour lui, d'apprendre les types de danse propres à chaque métier et il peut désormais établir une nette distinction entre la danse des cultivateurs et celle des forgerons (SL, 145) pour ne citer que ces deux.

Par ailleurs, les jeunes voyageurs comprendront que l'un des noyaux de la tradition est l'esprit de groupe, car l'homme ne se définit dans sa plénitude qu'à travers le type de relation qu›il développe avec ses semblables. Venant dans la main des autres, à la naissance, et partant dans leurs mains, à la mort, l'homme est uni aux autres. C'est pourquoi, à leur arrivée au village comme à leur départ, Birama et Kany doivent faire le tour des chefs et des notables, pour les saluer et recueillir leur bénédiction.

L'esprit de groupe est assez important pour les notables africains et l'individu qui veut se retirer du groupe est vite rappelé à l'ordre, comme en témoigne la déclaration du doyen Famoussi, dans *La Saison des pièges*, au sujet de son neveu : « Il a osé m'écrire, il y a de cela quatre ans, soutenant que son mariage ne regarde que lui, il me demande de ne pas en faire une affaire de famille… Il se croit seul, comme s'il s'était fabriqué le

[7] À ce sujet, Ogotemmêli, dans *Dieu d'eau*, entretien réalisé par Marcel Griaule, explique que la menstruation est la conséquence de l'adultère entre la mère universelle, la terre, et son enfant, le chacal. Pendant ses menstrues, la femme a un mauvais rapport avec les dieux et les êtres sacrés.

[8] Elamé Esoh, « La prise en compte du magico-religieux dans les problématiques du développement durable : le cas du Ngondo chez les peuples Sawa du Cameroun », Vertigo*, La revue électronique en sciences de l'environnement,* Volume 7, Numéro 3, consulté en ligne le 22 juillet 2014. Mis en ligne décembre 2006.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

nom qu'il porte » (S.L., 137).

Le séjour du héros au village met en relief certaines notions de la tradition africaine comme la plaisanterie entre les classes d'âge : « Arrivé à la piste, je me trouvai face à une colonne de femmes portant les unes fagots de bois, les autres paniers de manioc […] Elles étaient jeunes, j'avais le droit de les taquiner, je ne m'en privai pas. » (L.S.P., 200). Au fait, dans la tradition africaine, chaque homme qui croise une jeune dame dans sa proportion d'âge a le droit de la taquiner, et inversement, sans employer des propos malveillants ou avoir des attitudes compromettantes.

Dans certains milieux, tous les hommes sont parents car ils partagent des valeurs communes et protègent les mêmes intérêts. Ceux qui ont le même totem sont considérés comme des consanguins et forment une famille selon Sigmund Freud[9]. On peut pousser plus loin cette analyse pour dire que les hommes ayant en partage les mêmes croyances, coutumes et traditions sont unis à jamais comme des frères. De ce fait, les hommes se réunissent toujours afin de parvenir au règlement amiable des conflits sociaux.

## 3. Voyage, tradition et résolution du conflit

Le motif principal du voyage dans les deux romans de Seydou Badian est la résolution du conflit éclaté dans la famille. Ici, nous appréhendons le conflit comme opposition de sentiments, d'opinions et d'intérêts, car il s'agit effectivement de cela dans les deux romans retenus pour l'analyse. Nous notons partout un dissentiment entre les héros et leurs parents, entre nouvelle et ancienne générations, entre tradition et modernité. Subséquemment à cette opposition, contre leur gré, le voyage s'impose aux protagonistes. Kany et Samou, dans *Sous l'orage*, sont envoyés au village car ils s'opposent à la décision de leur père, en témoigne cette confidence de Samou à sa mère : « J'oubliais, les parents de Kany, pour la punir, l'envoient chez son oncle pour le reste des vacances » (SL, 82). Le voyage est donc perçu ici comme une punition, une forme d'exil pour éloigner deux amoureux afin de tempérer leur amour vu d'un mauvais œil par le père de la jeune fille.

Si tel est l'objectif principal du voyage, il apparaît donc comme une solution provisoire à la résolution du conflit du point de vue parental, mais ce voyage permet à Kany, comme dans un retournement de situation, de rencontrer des hommes qui s'impliquent en sa faveur afin que son père renonce à son projet de mariage et la laisse continuer ses études, d'où la possibilité pour elle de vivre avec l'être aimé. En effet, la lettre de l'oncle Djigui à son puîné, le père Benfa, produit un impact positif quand bien même provisoire.

Généralement, en milieu traditionnel bambara, le jeune frère ne peut s'opposer à la décision du grand frère, car ce dernier remplit ses devoirs vis-à-vis de lui. Il a le devoir de le protéger en cas de danger et de porter, à l'occasion, les coups et les remontrances destinés au plus jeune. En retour, celui-ci lui doit respect et obéissance. Tant que le frère puîné n'aura pas à manger, le grand frère ne peut se restaurer. Cet esprit de respect oblige Benfa à acquiescer à la demande de son frère mais, par ailleurs, les parents géniteurs sont moins responsables de l'enfant que ses frères. Ceux-ci ont plus

[9] Sigmund Freud, *Totem et tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, *op. cit,* p. 85.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

de droit sur l'enfant que ses parents biologiques. Cette conception culturelle contribue à consolider les liens de parenté et de solidarité. L'enfant élevé dans une telle ambiance aura toujours du respect, de la considération et de l'estime pour les frères et sœurs de ses parents qui, d'ailleurs, le plus souvent, acceptent des compromis que ses propres parents lui auraient interdits sans aucune hésitation.

*La Saison des pièges* aborde la résolution du conflit dans la même perspective que *Sous l'orage*, car il s'agit justement, pour le narrateur, d'arriver à un accord d'entente avec les vieillards qui sont vexés par le contenu d'une de ses lettres où il note clairement que son mariage est une affaire qui le concerne, et non pas les autres. Or, pour l'Africain de cette contrée, le mariage n'est pas une affaire individuelle, en ce sens qu'il constitue l'occasion de sceller deux vies, deux âmes, deux familles, deux clans pour toute la vie. Toute demande de mariage soulève une série d'enquêtes sur tous les parents des deux prétendants. Chaque famille mène sa propre enquête pour un mariage totalement réussi par la création d'un foyer où résident à jamais la paix et le bonheur.

Le voyage qui avait pour but d'obtenir le pardon des vieux se termine par les fiançailles du héros. Arrivé chez sa tante, il croise une de ses cousines et tombe éperdument amoureux d'elle. Sur sa demande, on lui accorde la main de sa cousine et le problème a été réglé. De toute évidence, la tradition qui est rejetée par la jeunesse est en fait la solution à leurs problèmes. Nous pouvons ainsi dire que sans la tradition, la lettre de l'oncle Djigui n'aurait aucune influence sur le père Benfa et que Kany serait, sans aucun doute, déscolarisée et aurait épousé Famagan, nonobstant son amour pour Samou. Aussi, sans la tradition, le narrateur de *La Saison des pièges*, n'entreprendrait pas un voyage en vue de se faire pardonner par le doyen et sa suite. Or, sans ce déplacement, il n'allait pas croiser son âme sœur.

Mis à part les voyages des protagonistes, Siriman, l'ancien soldat et le médecin du village, rapporte un témoignage de sa vie de soldat pendant qu'il était mobilisé en Europe et qui l'a convaincu à s'intéresser à sa tradition :

> J'étais comme vous. Quand j'avais ton âge, je ne connaissais rien de ces choses-là […] j'ai compris ma bêtise, un jour. J'étais alors soldat en Europe. Il y avait eu une fête au régiment ; on nous avait demandé de présenter un numéro folklorique. Je ne savais rien ; ni danse, ni chant de chez moi ; je n'étais d'ailleurs pas le seul […] Les Blancs ont dansé ; avocats, professeurs, ingénieurs, médecins avaient revêtu les costumes de leur région et avaient chanté dans leur dialecte […] Heureusement, nous n'étions pas les seuls représentants de l'Afrique ; il y avait d'autres soldats. Ceux que nous nommions avec mépris les ignares. Nous étions fiers d'eux ce jour-là. […] Sans eux, qu'aurions-fait ? (S.L., 144)

À partir de ce jour-là, Siriman comprit qu'il ne faut pas abandonner ses coutumes pour celles d'autrui car dans les rapports entre nations l'échange culturel aussi compte. Auparavant, il rejetait sa propre culture mais grâce au voyage, il découvrit l'intérêt et la nécessité de se connaître soi-même afin de se dévoiler mieux aux autres et à les faire intéresser par ce qu'on fait et ce qu'on est. Le voyage est considéré, de ce point de vue, comme une occasion d'enseignement et d'invitation de retour aux valeurs ancestrales.



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

Hormis cet aspect, il serait intéressant de se pencher sur la philosophie et la croyance africaine du voyage, développées dans *Sous l'orage* à travers quelques conseils de l'oncle Djigui : « Quand tu seras grand, tu ouvriras ta porte à l'étranger, car le riz cuit appartient à tous. L'homme est un peu comme un grand arbre : tout voyageur a droit à son ombre. Lorsque personne ne viendra chez toi, c'est que tu seras comme un arbre envahi par les fourmis rouges : les voyageurs te fuiront. » (SL, 118)

Ces conseils mettent en relief le sens de l'hospitalité traditionnelle qui veut que l'on accueille n'importe quel étranger, même sans le connaître. Il est également demandé de lui donner à manger et à boire tout le temps que dure son séjour, car l'humanité ne recouvre tout son sens que dans l'accueil et le partage.

L'hospitalité légendaire africaine s'explique non seulement par cette idée de partage, mais aussi par un esprit de protection, car la croyance populaire admet que certains êtres surnaturels (djinns et autres esprits) peuvent se transformer en humains pour éprouver certaines personnes ou familles. Il est donc conseillé de respecter l'étranger et/ou le voyageur comme le recommande la charte de Kouroukanfouga (clairière de la montagne : traduction littérale) à son article 24[10].

Mais ce respect voué au voyageur ou à l'étranger ne lui donne pas tous les droits. Quelquefois, l'étranger est considéré comme un être dangereux dont il faut se méfier avant de le connaître mieux. Il peut être source du mal : voleur, sorcier et espion. Il a beau être intelligent, généreux, difficilement certains postes de responsabilité lui sont confiés. En effet, l'adage africain dit ceci : « Tel que tu vois l'étranger au grand front venir, un jour tu verras sa grosse nuque partir. » Tout le problème est lié à cette notion de mobilité. Il partira, et puisqu'il en est ainsi, il n'est pas tenu de faire du bien dans toutes les circonstances, d'où cette autre idée : Celui qui s'en va ne laisse pas toujours de bonnes traces.

Pour nous résumer, nous retiendrons que le thème du voyage abordé dans les œuvres de Seydou Badian tourne autour de deux points essentiels : le voyage comme le retour à la tradition pour une meilleure connaissance de soi, et le voyage pour une meilleure gestion des conflits. Les principaux personnages effectuent ces longs déplacements parce qu'ils y sont contraints par l'autorité parentale mais à la fin ils y rencontrent leur bonheur. En découvrant mieux leur tradition, ils se concilient la force du sacré et de certaines personnes qui les assisteront dans l'accomplissement de leurs vœux. Hormis cet état de fait, le corpus développe une conception philosophique africaine sur le voyage, le voyageur et/ou l'étranger. Celui qui voyage est toujours bien accueilli en Afrique, car s'il vient découvrir et apprendre, il peut également apporter des valeurs à la communauté. À elle de bien traiter le voyageur pour profiter de ses bienfaits et se mettre à l'abri de sa force nuisible.

## 4. Conclusion

*Sous l'orage* et *La Saison des pièges* sont à la fois des romans de combat et de dénonciation de certains abus sociopolitiques. Evoquant le sujet du mariage, ces deux romans entretiennent entre eux un rapport assez intéressant. Le premier, *Sous l'orage*,

[10] [En ligne]. 2018. URL : www.humiliationstudies.org/documents/KaboreLaCharteDeKurukafuga.pdf (*consulté le 10 juin 2018).*



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)

se penche sur une situation de mariage forcé. Un père veut mettre fin à la scolarité de sa fille en lui imposant un mari. Cependant, dans le deuxième, *La Saison des pièges*, un homme est en désaccord avec ses parents. Ceux-ci lui demandent, sans aucune imposition de leur part, de se choisir une femme, mais lui, il préfère rester célibataire. Dans les deux cas, la solution du conflit est aussi bien le dialogue traditionnel et le respect de certaines traditions, mais et surtout le voyage.

Les personnages concernés doivent voyager vers leurs villages d'origine. Ces voyages leur permettent non seulement de se ressourcer, en découvrant certaines valeurs humaines, mais également de trouver des solutions appropriées aux problèmes qui les tracassent. La jeune fille trouve en son oncle un être compréhensif qui accepte d'intercéder en sa faveur afin qu'elle continue ses études et qu'elle puisse épouser l'homme de son choix. Le jeune homme découvre l'amour de sa vie et demande qu'on lui accorde en mariage cet être qui l'obnubile depuis leur première rencontre.

Ainsi, le voyage apparaît-il dans ces deux œuvres comme une étape nécessaire vers un dénouement heureux. Le voyage aboutit à une double découverte : celle de soi, à travers les coutumes et croyances, et celle de la solution à l'amiable. Et en voyageant dans la profondeur de leur village, les protagonistes entreprennent une forme d'initiation qui leur permet de renaître en de nouveaux être capables de surmonter toutes les épreuves.

## Bibliographie

### Textes de références

Badian, Seydou. 1973. (1ère éd. 1957). *Sous l'orage*. Paris : Présence africaine.

Badian, Seydou, 2008. *La Saison des pièges*. Paris : Présence africaine.

### Ouvrages critiques

Benachour, Nedjma. 2008. « Voyage et écriture : penser la littérature autrement ». Alger : *Synergies Algérie* n° 3, pp. 201-209.

Chevrier, Jacques. 1974. *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin.

Elamé, Esoh. 2006. « La prise en compte du magico-religieux religieux dans les problématiques du développement durable : le cas du Ngondo chez les peuples Sawa du Cameroun ». Vertigo : *La revue électronique en sciences de l'environnement,* Volume 7, Numéro 3.

Freud, Sigmund. [Ière éd. 1912]. *Totem et tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs.* Ed. électronique réalisée par Jean Marie Tremblay.

Griaule, Marcel. 1997 (1ère éd. 1948*). Dieu d'eau, Entretiens avec Ogotemmêli.* Paris : Fayard.

Kesteloot, Lilyan et Veirman, Anja. Np. 2006. *Le Mboosé, mythe fondateur et génie protecteur de Kaolack*. Dakar : IFAN.

### Sitographie

« La charte de Kouroukanfouga » [en ligne]. 2018.

URL : www.humiliationstudies.org/documents/KaboreLaCharteDeKurukafuga.pdf *(consulté le 10 juin 2018).*



BDD-A31345
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:31 UTC)